CHAPITRE III

LA TACHE NOIRE

Vers midi, chargé de boissons rafraîchissantes et de médicaments, je pénétrai chez le capitaine. Quoique un peu ranimé, il me parut à la fois faible et agité.

– Jim, me dit-il, tu es le seul ici qui vaille quelque chose. Tu le sais, j'ai toujours été bon pour toi : tu vois comme je suis rompu et abandonné de tous. Dis, Jim, tu vas m'apporter un petit verre de rhum, tout de suite, n'est-ce pas, camarade ?

– Le docteur… commençai-je.

– Les docteurs sont tous des sagouins. Et celui-là, hein, qu'est-ce qu'il y connaît aux gens de mer ? J'ai été dans des endroits chauds comme braise, où les copains tombaient l'un après l'autre,

de la fièvre jaune, où les tremblements de terre faisaient onduler le sol comme la mer !… Qu'est-ce qu'il y connaît, ton docteur, à des pays comme ça ?… Je ne vivais que de rhum, je te dis. Si je ne bois pas un coup de rhum, Jim, je vais avoir des visions : j'en ai déjà. Je vois le vieux Flint dans ce coin-là, derrière toi ; je le vois aussi net qu'en peinture. Et si j'ai des visions, comme ma vie a été orageuse, ce sera épouvantable. Jim, je te paierai une guinée d'or.

Il était de plus en plus agité, et cela m'inquiétait pour mon père qui, au plus bas ce jour-là, avait besoin de repos.

– Je ne veux pas de votre argent, lui dis-je, sauf celui que vous devez à mon père. Vous aurez un verre, pas plus.

Quand je le lui apportai, il le saisit avidement et le vida d'un trait.

– Ah ! oui, fit-il, ça va un peu mieux, pour sûr. Maintenant, camarade, ce docteur a-t-il dit combien de temps j'allais rester cloué sur cette vieille paillasse ?

– Au moins une huitaine.

– Tonnerre ! Une huitaine ! Ce n'est pas possible ! D'ici là, ils m'auront flanqué la tache noire.

Tout en parlant, il s'était levé à grand-peine et se tenait à mon épaule, qu'il serrait à me faire crier. La véhémence de ses paroles contrastait avec la faiblesse de sa voix.

– Ce docteur m'a tué, balbutia-t-il. Mes oreilles tintent. Recouche-moi.

Je n'eus pas le temps de l'aider, il retomba dans sa position première et resta silencieux une minute.

– Jim, dit-il enfin, tu as vu ce marin tantôt ?

– Chien-Noir ?

– Oui ! Chien-Noir !… C'est un méchant, mais ceux qui l'ont envoyé sont encore pires. Si je ne parviens pas à m'en aller, et qu'ils me flanquent la tache noire, tu te souviendras qu'ils en veulent à mon vieux coffre de mer. Tu iras à cheval chez ce sagouin de docteur lui dire de réunir son monde… Il leur mettra le grappin dessus à l'Amiral-Benbow… tout l'équipage du vieux Flint, petits et grands, tout ce qu'il en reste. J'étais premier officier, moi, premier officier du vieux Flint, et je suis le seul qui connaisse l'endroit. Il m'a livré le secret à Savannah, sur son lit de mort, à peu près comme je pourrais faire à présent, vois-tu. Mais tu ne les livreras que s'ils me flanquent la tache noire, ou si tu vois encore ce Chien-Noir, ou bien un marin à une jambe, Jim… celui-là surtout.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette tache noire, capitaine ?

– C'est un avertissement, camarade. Je t'expliquerai, s'ils en viennent là.

Il divagua encore un peu, d'une voix qui s'affaiblissait ; alors je lui donnai sa potion ; il la prit,

docile comme un enfant, après quoi il tomba dans un sommeil aussi profond qu'une syncope.

Qu'aurais-je fait si tout s'était déroulé normalement ? Je l'ignore. Mais il advint que mon pauvre père mourut cette nuit-là, ce qui me fit négliger tout autre souci. Notre légitime chagrin, les visites des voisins, les préparatifs des funérailles et tout le travail de l'auberge m'accaparèrent si bien que j'eus à peine le loisir de songer au capitaine.

Il descendit le lendemain matin et prit ses repas comme d'habitude ; il mangea peu, mais but du rhum plus encore qu'à l'accoutumée, car il se servit lui-même au comptoir, l'air farouche et soufflant par le nez, sans que personne osât s'y opposer. Le soir qui précéda l'enterrement, il était plus ivre que jamais, et cela scandalisait, dans cette maison en deuil, de l'entendre chanter son sinistre vieux refrain de mer. Mais, en dépit de sa faiblesse, il nous inspirait à tous une crainte mortelle.

Le lendemain de l'enterrement, vers les trois heures, par un âpre après-midi de brume glacée, j'étais sur le seuil, songeant tristement à mon père, lorsque je vis sur la route un individu qui s'approchait avec lenteur. Il devait être aveugle, car il tapotait devant lui avec son bâton et portait sur les yeux et le nez une grande visière verte. Son vaste caban de marin, tout loqueteux, le faisait paraître difforme. De ma vie, je n'ai vu plus sinistre personnage. Un peu avant l'auberge, il fit

halte et, élevant la voix sur un ton de mélopée bizarre, interpella le vide devant lui :

– Un ami compatissant voudrait-il indiquer à un pauvre aveugle en quel lieu il se trouve ?

– Vous êtes à l'Amiral-Benbow, crique du Mont-Noir, mon brave, lui répondis-je.

– J'entends une voix, reprit-il, une voix jeune. Voudrais-tu me donner la main, mon aimable jeune ami, et me faire entrer ?

Je lui tendis la main, et le hideux aveugle aux paroles mielleuses l'agrippa sur-le-champ comme dans des tenailles. Tout effrayé, je voulus me dégager, mais l'aveugle, d'un simple effort, m'attira contre lui :

– Maintenant, petit, mène-moi auprès du capitaine, sinon je te casse le bras.

Et, tout en parlant, il me tordit le bras si fort que je poussai un cri.

Jamais je n'entendis voix plus cruelle, plus odieuse, que celle de cet aveugle. Elle m'intimida plus que la douleur, et je me mis aussitôt en devoir de lui obéir.

Je franchis le seuil et me dirigeai droit vers la salle où se tenait, abruti de rhum, notre vieux forban malade.

Il leva les yeux. En un clin d'œil son ivresse s'évanouit, et il resta béant, dégrisé. Son visage exprimait, plus que l'effroi, un horrible dégoût. Il alla pour se lever, mais je crois qu'il n'en aurait plus eu la force.